

– Bon, concéda le juge, admettons tout cela pour avancer dans notre discussion, mais où voulez-vous en venir à la fin ?

– À cette conclusion, lâcha enfin Antoine, que quand l'État n'a plus d'ennemis extérieurs, il ne lui reste plus qu'à exercer sa violence sur ceux-là qu'il a désignés comme les ennemis de l'intérieur. Sur lesquels il fait retomber tout le poids de la faute.

– Mais si c'est pour cela, comme j'ai pu le lire ici, que nous sommes, comme vous le dites, en état de guerre, qui estimez-vous que nous combattons ?”

Et il se renversa sur le dossier de son fauteuil, les jambes croisées.

“En vérité, beaucoup de monde... Traditionnellement les étrangers, mais aussi les chômeurs, et maintenant les vieux.

– Oui, je vois, dit le juge, et c'est bien ce que je pensais, le pamphlet que vous méditez avait pour objectif de contester les lois que nous avons votées.

– Qui sont des lois injustes et criminelles... Un véritable crime organisé contre l'humanité.

– Boucs émissaires, génocides, guerres, ennemis intérieurs, poids de la faute, crime contre l'humanité, la-la, la-la... Mais quel crime, et quelle faute, quand nos programmes d'assistance requièrent des moyens humains et matériels considérables?... Et quelle absurde litanie, déclara gravement le juge dont plus un seul trait de visage n'autorisait à croire qu'il aurait encore voulu apparaître sous un jour plus sympathique. Allons, soyez sérieux, Monsieur Antoine Garapond, ne vous payez plus de grands mots!... Et puis, vous n'avez pas à discuter de la justice de la loi, ou de son injustice. Elle est, c'est tout. Et la Loi, c'est

la Loi. Comme la terre est ronde et l'océan salé. Et tout citoyen responsable est tenu de s'y conformer."

Antoine regarda ses mains, crispées sur ses genoux, dont les extrémités, violacées, semblaient s'être remplies de sang coagulé, eut un haussement d'épaules désabusé.

"À l'époque où la terre était plate et que le soleil lui tournait autour, la loi consistait à punir ceux qui n'acceptaient pas cette vision des choses."

Le juge ne répondit rien, ne broncha même pas quand le téléphone se mit à sonner. Ils se dévisagèrent quelques instants qui, à l'un comme à l'autre sans doute, leur parurent durer longtemps. Enfin, d'un léger coup de poing, coudes sur le bureau, le juge rompit le silence.

"Les vieux, comme vous dites, que j'appelle moi nos concitoyens, nos aînés, nos parents, nos proches, sont en effet soumis, dorénavant, quand ils atteignent l'âge respectable de soixante-quinze ans, et quels que soient les sentiments que nous nourrissons envers eux, à une série de mesures qui ne sont destinées, en fait, mais vous le savez bien, qu'à protéger les autres citoyens contre les catastrophes qui nous menacent, et sauver le pays de l'effondrement... Est-ce donc cela que vous contestez, Monsieur Garapond ?

– Je conteste ces lois criminelles qui consistent à condamner à mort une vaste partie d'entre nous.

– Et voilà toujours ces grands mots, fit le juge en massant ses mains boudinées l'une contre l'autre. Entre nous, soyons clairs : les progrès de la médecine sont une chose magnifique, mais nous n'avons plus les moyens, désormais, ni les banques, ni nous, ni personne, de payer les retraites et tout leur accompagnement

jusqu'à des quatre-vingt, quatre-vingt-dix, cent ans, vous le savez très bien aussi... C'est une question de bon sens, de santé nationale, que dis-je, de survie, de respect des générations futures. Vous aspiriez, comme nous tous, à un monde de paix, de prospérité, d'éternelle jeunesse, mais les temps ont changé, sans que vous vous en soyez peut-être rendu compte, parce que vous étiez jusque-là dans la serre bien protégée de la salle de classe, dans l'atmosphère confinée mais rassurante de vos livres, dans l'irréalité de vos élucubrations poétiques, à l'abri du monde extérieur et de son brouhaha... En vérité, votre idéologie est celle des bons sentiments et du rêve utopique, la nôtre est celle d'une société qui veut se sauver du naufrage par la seule rigueur pragmatique... Allons, réveillez-vous, ouvrez les yeux, et acceptez avec sagesse le fait que nous soyons entrés dans une ère nouvelle...

– Foutaises que tout ça, l'interrompt Antoine.

Quelques trémolos dans sa voix viennent de l'avertir que le juge en est arrivé au réquisitoire et qu'il a hâte d'en finir; chacun ayant joué son rôle, la pièce glisse vers son épilogue, oui, *finita la commedia*, il est maintenant temps de baisser la lumière et de couper les projecteurs.

“C'est tout ? lui demande le juge. N'avez-vous rien à ajouter, avant que votre courtoisie, de très bon aloi jusque-là, ne donne d'autres signes de faiblesse ?...”

– Non, et finissons-en.

– *Dura lex...*, dit le juge.

– *Sed lex*, oui, bien sûr, on connaît, achève Antoine qui a renoncé à ajouter le moindre mot.

Qu'y avait-il à ajouter d'ailleurs ? Il connaissait les textes...

Dans six mois, à quelques jours près, il aurait soixante-quinze ans. Et Luisa n'en aurait pas moins. Selon les termes de la loi, quand c'en serait fini de percevoir, à cette date-là, leurs indemnités de retraite, ils devraient quitter leur maison, leurs papiers seraient confisqués, leurs droits civiques limités, tous leurs droits sociaux suspendus, et aucun organisme de charité, aucune banque alimentaire ne pourraient leur venir en aide. La vie serait finie. Les frontières, fermées, strictement surveillées, ne leur permettraient même pas de fuir. Pour aller où d'ailleurs, dans quel autre pays ? Sans argent, ni papiers, sans rien d'autre que leur détresse et la perspective peu attrayante d'une misérable vie de fuyards et, en tous les cas, de mendiants... Une vie clandestine alors ? Ils se réfugieraient au fond des caves, dans les bouches d'aération des parkings souterrains. Se cacheraient de la lumière en avançant toujours plus loin dans l'obscurité des égouts, l'épaisseur des forêts, le dédale des grottes... La loi pourtant, dans ses décrets, prévoyait de prêter assistance et conseil à qui voudrait tourner la page, de manière définitive, à tous ceux qui voudraient s'épargner la honte de continuer à vivre insolemment et en bonne santé ou, pire encore, en traînant avec eux des maux qui, s'aggravant au fil des jours, auraient nécessité des soins de plus en plus coûteux...

Mais, d'abord, loger tout le monde à la même enseigne ! Sans distinction de sexe, de niveau social, de fortune, de titres, de degré d'instruction, de savoirs et de compétences, d'origines ethniques, de couleur de peau ou de religion... Si ce n'était pas ça, le respect de l'égalité de tous les citoyens, quels qu'ils fussent, devant la loi !...

*

On ne lui passa aucunes menottes, mais entre deux représentants de l'ordre, policiers zélés et mutiques, il se laissa conduire, à travers les étages du palais de justice, et au long de ses mornes couloirs, jusqu'à l'arrière-cour du bâtiment où une fourgonnette l'attendait pour l'emmener à la maison d'arrêt.

Il purgerait sa peine, quatre semaines de cellule, pour mauvais comportement citoyen et intention de nuire à la sécurité et aux lois de la République. Peine augmentée d'une semaine pour insulte à magistrat (il lui avait lancé, en langage ubuesque, "Et puis merdre, à la fin, ventrebleu et cornegidouille!", ce qui, en vérité, ne voulait pas dire grand-chose mais n'était que la manifestation d'un mouvement d'humeur), et d'une autre semaine pour dommages sur matériel appartenant à l'Administration (cédant au même mouvement d'humeur, il avait écrasé sous son pied le stylo avec lequel le juge lui avait demandé de signer le procès-verbal). Au bout de ce temps-là, libéré, sous contrôle, il pourrait rejoindre Luisa et retrouver son chien.

La première chose qu'il aperçut, en pénétrant dans la cellule, ce fut la corde. Une grosse corde attachée au plafond par un anneau de fer, au milieu de l'espace, à égale distance des quatre murs, terminée par un nœud coulant qui pendait au-dessus d'un petit escabeau composé de trois marches, monté sur des roulettes, qu'il suffisait certainement de repousser d'un léger mouvement de pied pour se retrouver suspendu à un mètre du sol, gigotant dans les spasmes de l'agonie, les yeux roulant dans les orbites, la langue turgescente jaillissant de la bouche comme un organe obscène. Contre le mur de droite, un lit bas

et étroit occupait presque tout entier la longueur de la pièce. Contre celui de gauche, en face, on avait appuyé une petite table sur laquelle étaient déposés, parfaitement rangés et alignés, comme sur un plateau chirurgical, un pistolet automatique qui ne demandait qu'à être chargé, une petite boîte sans couvercle contenant une ampoule et une seringue, et dans un verre à pied une grosse capsule verdâtre qui devait contenir, c'était plus que probable, une dose de cyanure. Sur le plateau de la petite table étaient posés aussi, à côté des autres objets, une carafe d'eau, un flacon de vin rouge, une demi-bouteille de pastis, une autre de whisky, une autre encore de vodka, ou peut-être de gin, histoire de faire passer la pilule dans l'étourdissement des sens et le brouillard de la pensée.

“Mais c'est le pays de cocagne, ici”, déclara Antoine après avoir jeté un œil autour de lui.

Le gardien lui posa une main sur l'épaule, joignit l'index et le majeur de l'autre pour imiter un pistolet qu'il dirigea contre sa tempe et lui dit d'un ton amical :

“Comme ça, ou d'une autre manière, vous avez le choix, vous voyez... Si l'idée vous venait avant de repartir d'ici, on ne sait jamais, ça traverse des fois la tête...”

Il étouffa un petit rire qui le fit tousser.

“Excusez... C'est évidemment façon de parler... Mais ce sont des propositions auxquelles vous pourrez ajouter, à votre convenance, celles qui vous paraîtront le plus adaptées à votre caractère. D'autre part, je pense que le juge vous en a touché deux mots, nous tenons aussi à votre disposition une assistance médicale qui vous permettrait de n'intervenir en rien dans le... processus... vous voyez ce que je veux dire...”

– Vous êtes trop aimable, dit Antoine, je vous remercie.”

Si ce n'était pas ça, la liberté de pouvoir décider de sa vie, d'être placé, en responsable, adulte, conscient, citoyen solidaire, devant ce choix majeur qui consiste à trancher dans le vif de son existence plutôt que de laisser les hasards de la destinée disposer de votre personne et la livrer aux mains des forces déclinantes et des maladies, ou seulement à la banalité confondante des jours!

Il avança encore de deux pas dans la cellule. Sur la pointe des pieds et en tendant le bras, il aurait pu toucher le nœud coulant qui pendait au-dessus de sa tête. Il se tourna vers le gardien :

“La seule chose meilleure que l'assistance médicale, c'est encore d'avoir des projets d'avenir.

– Si je vous ai dit ça, expliqua le gardien en balançant sa main par-dessus son épaule, le juge a dû vous en parler aussi, c'est qu'il y a des volontaires pour passer à l'acte, il y en a même pas mal, qui trouvent, qu'après tout, c'est la meilleure solution.”

Il purgerait sa peine, allez, un mois et demi de cellule.

Dans six mois, à quelques jours près, ils quitteraient leur pavillon d'où ils seraient expropriés sans toucher un centime d'indemnité. Ils iraient vivre alors dans un coin de campagne, une “zone interdite”, c'est-à-dire un de ces villages vidés de leurs habitants d'origine et abandonnés, à l'écart des routes. Un de ces villages où n'arrivaient plus ni eau, ni gaz, ni électricité, privés de téléphone et de tout service postal, sans dispensaire ni médicaments, où aucun commerçant ambulancier, ni automobiliste de passage ne devait pénétrer, et encore moins séjourner.

On y venait pour enlever les morts, signalés aux gardiens de zones par une fumée blanche. Un de ces villages où étaient regroupés tous ceux qui voulaient prolonger quelque peu encore leur existence et auxquels on laissait seulement le droit de puiser l'eau des puits, de cultiver un bout de potager, d'élever des lapins et des poules, une chèvre, un cochon quelquefois, de ramasser du bois pour se chauffer, de fabriquer, s'ils le pouvaient, des chandelles de suif pour éclairer leurs soirs. Là, peut-être, était le refuge, ultime, de la fraternité...

Ils monteraient, là-bas, une petite troupe de théâtre, investiraient l'église abandonnée où ils construiraient une scène. Antoine envisageait déjà de reprendre le rôle d'Alexandre Vladimirovitch Sérébriakov, professeur en retraite, personnage d'*Oncle Vania*. Peut-être mettrait-il aussi en scène *La Mouette*, où Luisa brillerait dans le rôle de la jeune Nina. Presque soixante années de plus qu'il ne fallait pour incarner ce personnage ne poserait aucun problème : quand on a la passion du théâtre, qu'on est née pour cela et qu'on vit jusqu'au bout son rêve, il n'y a aucune limite après tout. Seuls comptent, au fond, un bon cœur, un bon souffle, un solide mollet, la justesse du jeu et la fermeté de la voix... Pour peu qu'on ait encore la mémoire vaillante et la volonté d'émouvoir.

Ils couleraient là-bas des jours paisibles et rustiques. Réduits enfin à rien d'autre qu'à l'essentiel, à la terre nue de leur horizon, aux lumières d'automne et d'hiver traversant l'entrelacs des branches, aux gouttes d'eau figée en perles à l'extrémité de leurs feuilles, aux graves monologues de la pluie tombant de la gouttière pour aller remplir les baquets, mais encore aux toussements du printemps, à ses fièvres secrètes dont le frémissement

leur monterait, comme un duvet, le long des jambes, circulerait jusqu'à leur ventre, viendrait faire son nid de douceur au creux de leur poitrine, aux trépignements de l'été, à ses ahans de maréchal-ferrant, battant le fer rougi pour ferrer les chevaux des jours qui devraient les mener sans claudication jusqu'à ces heures de l'année où l'on s'en va, dans les vergers, cueillir dans les arbres les pommes et y gauler des noix, ce moment où la nuit vient plus tôt gratter à la vitre, quand le crépuscule se fait plus beau, la course du soleil plus courte dans le ciel. Et la corde à laquelle Luisa et lui finiraient un jour par se pendre, ils l'accrocheraient de leurs mains au chevron d'une grange, quand le moment serait venu, qu'ils auraient décidé, d'un commun accord, de tirer le rideau.

À moins que, d'autres lois étant survenues, on vienne les chercher avant, ceux d'ici et d'ailleurs, tous autant qu'ils seraient, pour les regrouper sur la place, faire l'appel et les compter, les mettre en rangs par deux, sans trop d'égards, et embarquer tout leur bétail dans des camions à destination d'on ne sait trop où.

Quand bien même cela leur arriverait, Antoine resterait aux côtés de Luisa, l'aiderait à monter sur la plate-forme et, jusqu'au bout de leur voyage, il en était sûr et certain, il tiendrait sa main dans la sienne, sans jamais la lâcher.